

Sybille Guilhem

Ça dure, c'est dur... *

Tel a été le titre que j'ai proposé lorsque Claire Parada a fait une relance ! L'argument était déjà fait, mais le titre ?

Donc tout d'abord merci à la commission qui m'a contactée pour me proposer d'intervenir dans ce séminaire École : j'ai répondu « oui », une certaine excitation m'animait alors, avec aussi l'appréhension de ce que j'allais pouvoir apporter à ce débat qui se montre déjà assez passionnant, et riche.

La durée des analyses, comme il était évoqué dans la séance du 20 novembre, qui cela dérange-t-il ? Les intervenantes ne se sont pas plaintes de ce que cela dure, les analystes parfois soulignent que cela dure, mais c'est surtout l'entourage qui se plaint : qui n'a pas entendu la réflexion : « Depuis tout ce temps, ces années, voire ces décennies, tu en es toujours là (mêmes symptômes, mêmes manifestations énigmatiques...) ? »

J'ai fait un compte approximatif (je suis souvent trésorière dans les associations !) en ce qui me concerne : en me basant sur la durée d'une séance en moyenne à vingt minutes, cela ferait au bout du compte 16,33333 jours. Pas de quoi en faire un drame, vu de cette manière.

Mais cela s'étire avec une fréquence, une dynamique qui évolue, se modifie, connaît des moments aigus, et des durées plus tranquilles, un *timing* qui est référé à la logique du sujet (le temps logique sera abordé dans d'autres interventions, notamment celle d'Éliane Pamart ce soir ¹), mais aussi, il me semble, à d'autres coordonnées qui peuvent avoir une incidence... J'y reviendrai par la suite.

Avant toute chose, j'aimerais revenir sur l'argument proposé par Marc Strauss pour annoncer ce séminaire, et notamment sur ce que Sylvana Clastres a déjà mis en relief, le fait de proposer la parole à des personnes pas trop éloignées de leur expérience analytique. Je n'ai pas pu m'empêcher de repenser à un passage d'un texte de Lacan qui a eu une grande importance pour moi au départ : le *Petit discours aux psychiatres* ². Ce petit discours a été fait dans le cadre du séminaire créé par Henri Ey, le Cercle

d'études psychiatriques. Il y avait une partie réservée à la psychanalyse et Lacan fut invité à y contribuer. Il a souhaité y parler notamment de la formation du psychanalyste. Cela venait à un moment particulier pour lui : le 10 novembre 1967. L'année 1967 fut délicate avec la proposition du 9 octobre, la mise en place du séminaire sur l'acte psychanalytique et des scissions en différents groupes, ainsi que l'aveu de l'échec de son enseignement ³.

À la fin de cette conférence, Lacan évoque un échange avec les collègues américains sur les motivations à être psychanalyste, comme ascenseur social, avec le ronron confortable dans lequel cela peut propulser ! Je cite un passage : « Alors que dans bien des cas, il est tout à fait clair que quelqu'un qui sort juste de sa psychanalyse est capable de voir des choses que le psychanalyste chevronné, n'est-ce pas – qui depuis le temps, a eu tout à fait le temps d'oublier son expérience que j'ai appelée précaire – laisse facilement passer. »

C'était déjà là une source de réflexion à elle seule : voilà le psychanalyste chevronné fustigé, accusé de dormant, ou d'occupé ailleurs, ou de désintéressé... ? En tout cas, il lui est possible de ne pas voir ce qui se passe. C'est une modalité du manque de garantie, mais lorsque le sujet arrive dans un cabinet de psychanalyste, il n'a pas d'emblée cette idée-là, au contraire, il a l'idée de pouvoir déposer quelque chose de son symptôme, peut-être de la manière dont cela va se passer (pour les sujets du champ psy tout venant), et cela va soutenir d'ailleurs un peu la mise en place du transfert.

À ce sujet d'ailleurs, il me semble que si Lacan donne une définition du transfert éloignée de celle de Freud, dans l'expérience, les deux ne s'excluent pas : en effet, la théorie de Freud du transfert comme de l'amour traîne dans tous les livres de philo, dans les magazines, et les gens qui n'ont pas une culture psychanalytique trop poussée restent sur cette idée. Cela me rappelle une jeune fille, que j'appellerai Sophie, qui est venue me rencontrer. Elle savait quelle était mon orientation de travail, elle voulait faire un travail d'analyse. Mais si elle a pu amener une question d'emblée autour de son choix amoureux, et sexuel, elle a vite dit qu'elle ne voulait pas tomber amoureuse de son psy, comme cela devait se faire (elle n'avait pas eu accès aux concepts de Lacan, elle n'avait lu qu'un peu de Freud mais suffisamment pour dire que le transfert était de l'amour et qu'elle ne voulait pas se laisser aller à cela). Elle n'a pas supporté et est partie au bout de quelques semaines d'entretiens. Peut-être à l'époque n'avais-je pas su faire céder la charge affective de ce signifiant transfert ?

Freud a donc misé sur cette définition et Lacan avancera radicalement, faisant état du transfert comme de l'amour certes, mais adressé au savoir : cela change la donne ! Mais surtout du côté psychanalyste : l'analysant énamouré(e) n'est pas forcément dans le transfert, cela peut le faire résister d'ailleurs, car les stratégies seront multiples pour opérer une forme de séduction, et pendant tout ce temps le travail analytique ne commencera peut-être pas, ou se suspendra... Mais quand viennent les prémices d'un amour qui s'adresse au savoir, le discours peut alors se modifier et entrer dans une forme de discours analytique, qui augure du travail autrement. L'analysant quelquefois peut témoigner au cours du travail de ce changement qu'il a éprouvé.

Une fois instauré ce transfert plus adéquat au travail d'association, il va falloir aussi en maintenir la dynamique : et là, la singularité de chaque cure va continuer à se faire entendre. Cette singularité de la cure (aucune cure ne ressemble à une autre, et peut-être même aucune tranche d'analyse ne ressemble à une autre, même avec le même analyste) est souvent mise du côté bien entendu de l'analysant, mais l'analyste, lui, est-il concerné par cette singularité ? Il me semble que oui. Il opère peut-être d'un lieu autre que sa structure, il occupe la place de semblant d'objet et, de fait, il ne sera pas le même analyste pour Pierre, Paul ou Jacques. D'ailleurs, dans ma pratique, certes jeune, je note des interventions ou des actes qui ne peuvent pas être équivalents d'un analysant à l'autre.

Mais je pousserai la question un peu plus loin, avec une notion qui m'a beaucoup fait travailler : on parle souvent du psychanalyste, des psychanalystes. Mais ce que Lacan a mis en question et à l'épreuve de la passe, notamment, c'est de détecter s'il y a *du* psychanalyste. Non pas si l'analyste est bon ou mauvais, mais s'il y a une trace, ai-je envie de dire, d'une opération possible analytique. S'il a trouvé nécessaire aussi de mettre en avant le désir de l'analyste, comme désir inédit, je voudrais essayer de mettre en question ces deux coordonnées qui me semblent indéniablement fondamentales, mais en souligner aussi les effets dans l'expérience.

En effet, il est extrêmement fréquent – et j'en suis – de commencer une pratique d'analyste sans en passer par l'étape de la passe : c'est souvent l'acte analytique qui précède l'épreuve et le désir peut alors se poser en ces termes (pour deux cas d'analysants que je reçois) : « J'ai le désir de devenir ou d'être analyste. » Ce désir énoncé ainsi ne relève absolument pas du désir de l'analyste, mais d'une pieuse intention, ou d'un égarement, ou d'un horizon hypothétique... Mais le signifiant désir est tellement bon à placer partout !

C'est autre chose que l'acte qui installe X ou Y en position d'analyste : il « s'autorise de lui-même » sans attendre les quelques autres d'un autre dispositif (la passe) mais sans exclure de s'y confronter ultérieurement... Et même si l'acte est là, et peut se réitérer, est-ce forcément le témoignage du désir de l'analyste ? Lacan l'évoque, toujours dans son *Petit discours aux psychiatres* : « Moi, j'ai beaucoup parlé avec mes collègues américains de questions techniques par exemple, et, ce qui leur apparaissait décisif pour le maintien de certaines habitudes, de certaines coutumes, d'une certaine routine, eh bien, mon Dieu, ils le disaient : c'était leur tranquillité ; rien ne leur paraissait plus décisif pour motiver la façon par exemple dont est levée ou fermée la séance que le fait qu'ils pourraient être absolument sûrs qu'à cinq heures moins dix, ils prendraient tranquillement leur whisky. » Cela paraît caricatural, mais quelquefois la hâte à conclure une séance peut être plus liée à des conjonctures organisationnelles qu'à la logique ou la visée analytique. Quand ce point peut être évoqué dans certains séminaires, il est souvent fait mention que si cela a de l'effet, alors, c'est pris dans le travail...

D'ailleurs, les séances courtes peuvent être une catastrophe si l'usage qui en est fait est mal adapté : Rosine, une analysante que je reçois depuis quelques années maintenant, est arrivée en disant qu'elle avait une mauvaise première expérience avec un analyste. Elle explique dans la foulée que les premiers entretiens n'ont pas excédé à chaque fois huit minutes et se soldaient par des coupures qui l'ont sidérée et qui ne font toujours pas référence à quoi que ce soit pour elle... Ce que j'en ai saisi est que sa démarche était déjà un peu résistante et que le transfert n'était absolument pas en place, et si l'analyste a pensé faire interprétation avec ses interventions, cela n'a pas du tout opéré. Les entretiens préliminaires restent donc une étape incontournable, et l'acte doit aussi attendre certaines coordonnées...

Prenons le cas de Mélodie : dans un premier entretien, elle manifestait déjà beaucoup de résistances et ne présentait pas des coordonnées transférentielles suffisamment installées pour recevoir une interprétation, qui a été qualifiée d'un « je n'avais jamais fait ce rapprochement » et ensuite de « vos trucs sur le sommeil »... En savoir un peu plus sur ce qui se manifestait pour elle n'étant pas son option (elle savait pourtant mon option de travail et avait accepté de venir me rencontrer), elle souhaitait des solutions concrètes et du « prêt à appliquer ». Le cas ne sera pas détaillé davantage pour des raisons de confidentialité, mais il vise à montrer comment une interprétation, peut-être trop hâtive, si elle provoque un affect, peut aussi venir renforcer une défense au savoir et provoquer une sortie avant même qu'une entrée se soit envisagée !

Donc, si un analyste peut avoir une responsabilité dans la suspension d'une cure ou dans l'empêchement de sa mise en place, pourquoi n'aurait-il pas sa responsabilité aussi pour que cela s'éternise ?

Je reviens sur la question de l'acte et du désir de l'analyste : je me suis longtemps dit que ce désir inédit pouvait répondre à cette formule issue de ma formation initiale, médicale et psychiatrique : « Il n'y a pas obligation de résultats mais il y a obligation de moyens à mettre en œuvre. » Le désir de l'analyste n'est-il pas cette coordonnée qui doit absolument permettre le déroulement de la cure et ne pas la mettre en échec ?! Et chaque moyen à mettre en œuvre relevant du désir ? Mais c'est aussi une coordonnée délicate, car pour qu'un désir soit toujours éveillé, sans s'infléchir, il doit être solide !

Si j'en viens à mon expérience personnelle, il y a eu des moments où j'ai perçu certains fléchissements de la part de l'analyste, et des moments de ressaisissement : on peut toujours dire que ce sont mes interprétations, projections, élucubrations, mais les analysants ne sont pas des idiots et perçoivent aussi des choses, qui peuvent rester énigmatiques ou non... Cela fait partie du travail, et c'est parfois inévitable dans certaines petites communautés de travail. Mais cela n'empêche pas le travail, quand la détermination de l'analysant est vraiment engagée. Je ne parlerai pas en détail d'un moment qui reste crucial dans mon expérience, car ce n'est pas le lieu pour l'exposer, mais une manifestation, relevant du subjectif de l'analyste, a mis au jour ce qu'il en était de mon désir d'analyste. Son ressaisissement a permis une élaboration de ce moment et de cette surprise qui surgissait là, surprise pour les deux : à un autre moment, serais-je revenue ? La conclusion de cette cure ne pouvait s'imaginer hors de ce lieu et hors de cette présence qui a permis que cela se déroule...

Quand il y a un psychanalyste sans *du* psychanalyste, ce n'est pas identique : *du* psychanalyste n'implique pas le Un unitaire, le tout et le tout le temps. Sur les 16,333... jours, les moments cruciaux ont convoqué *du* psychanalyste, mais de longs moments se sont déroulés pour le sujet analysant à se confronter au sens, à l'histoire, aux événements de vie qui traversent aussi le temps de la cure, aux expériences subjectives qui peuvent nécessiter du temps à différents moments de la logique... La cure ne met pas à l'abri de la contingence extérieure, ni de la contingence interne à la cure.

Accepter est un terme qui fut utilisé lors de la dernière séance de ce séminaire : il faut accepter toutes les modalités qui retardent, qui entament le temps de déroulement, qui obéissent aussi aux résistances de l'analysant... Tant que ce n'est pas l'analyste qui se pose en résistant au

déroulement de la cure par des interventions issues de sa subjectivité, ou en voulant trop faire de la psychanalyse appliquée : Rosine en a fait les frais dans sa première tentative. La question mérite d'être posée : trop de connaissances pourraient-elles venir boucher ou en tout cas encombrer l'acte ou la conduite de la cure ?

Pour revenir à Freud, je relisais son texte *La Question de l'analyse profane* ⁴. Il y explique au Candide qui lui pose des questions comment se déroule l'analyse et les concepts. Il n'est pas contre la durée, quant à lui : « La magie réclame la rapidité, l'instantanéité du succès. Mes cures analytiques exigent des mois voire des années »...

Quel autre meilleur exemple que celui de Anna G., dont la petite-fille a édité les traces de ses notes de son analyse avec Freud. La demande d'analyse par courrier faite par Anna G. a trouvé pour réponse le 23 mars 1921 : « Je ne peux vous accepter avant de savoir si mes honoraires vous conviennent et si votre calendrier m'agrée, points sur lesquels vous ne vous êtes pas prononcée... mais je ne prends personne qui ne puisse rester jusqu'au 15 juillet. Ce dernier point à lui seul est déterminant ⁵ [...]. »

Mais revenons à la question de l'analyse profane. Freud dit aussi qu'il faut privilégier « le choix de noms courants au lieu de vocables grecs sonores ». Il ajoute : « Mes doctrines doivent être comprises par nos malades ⁶. » Cela se discute, il me semble. Mais ce souci que Freud souligne de rendre le discours autour de la psychanalyse accessible n'est pas complètement inutile, et peut-être Lacan, en situant l'échec de son enseignement pour une part dans le fait qu'il ne se soit adressé qu'à des psychanalystes, y répond-il aussi. Dans le *Petit discours aux psychiatres*, il s'efforce de ne pas être aussi opaque que dans ses *Écrits*, ou même dans ses séminaires.

Car le psychanalyste est chevronné, certes par son expérience, la pratique qu'il a, mais aussi par le travail théorique qu'il a fait au fil des années, devenant lui-même théoricien parfois, proposant des hypothèses. Tout ce travail théorique ne l'éloigne-t-il pas aussi parfois de l'expérience ? Je me souviens toujours, lors d'une de mes premières incursions dans des journées nationales de psychanalyse, au siècle dernier, et au millénaire dernier ! d'une intervention qui m'avait mise dans un état de perplexité intense : normal quand on entend des lacaniens intervenir et ne s'adresser finalement qu'à des psychanalystes, chevronnés ou non ! J'en étais ressortie en me disant : « L'analyse lacanienne, c'est cela », très désappointée, puis par la suite je m'étais dit : « Ce que je dis en cure, il peut en être traduit cela, avec ces termes-là, ou bien devrais-je en arriver à parler comme cela dans ma cure ? »

Au fil des années, bien sûr, les choses ont un peu changé, bien que j'aie toujours été très réservée à théoriser dans ma cure, me disant que ce n'était pas le lieu, ni le but (au début, je me refusais même des lectures de textes psychanalytiques pour que cela ne parasite pas mes associations !). Mais ce qui peut aussi gêner, dans l'inflation de concepts, d'interprétations ou d'hypothèses proposées, ce sont les tentatives de formaliser la fin de la cure : en moins de vingt ans, j'ai entendu parler de modes de fin avec l'identification à l'analyste, la traversée du fantasme, l'identification au symptôme, et de la fin avec l'inconscient réel... Autant de propositions qui doivent tout de même aussi avoir des effets dans la conduite d'une cure. Je n'ai pas encore connu cette période-là, de fin logique de cure, avec les analysants que je reçois, car ma pratique de « jeune » analyste ne m'en a pas donné l'occasion encore (je n'ai d'exemples que des interruptions).

Il me semble que cela rejoint un peu ce qui se disait lors des publications des cartels de la passe et lors de discussions de séminaires d'École d'années précédentes : il ressortait qu'il ne fallait pas que le cartel de la passe ait une écoute trop orientée, cherche trop à entendre ce qui devait être entendu pour être institutionnellement ou « doctrinement » recevable, mais qu'il devait rester finalement disponible à la surprise ⁷.

La disponibilité à la surprise n'est pas si simple que cela à cultiver... Le précepte premier de Freud fait partie certainement des conseils auxquels ne pas déroger : aborder chaque nouvelle cure en oubliant tout des cures précédentes ou en cours. Je me demande s'il ne faudrait pas aussi oublier un minimum de connaissances théoriques : pour ne pouvoir que s'en servir. Même si l'enseignement donne quelques lignes qui se sont dégagées à partir de la clinique, sur les structures notamment, il est nécessaire de ne pas faire se superposer les cures d'obsessionnels ensemble, ou les cures d'hystériques... même si l'on est tenté de dire : « Ah, les cures d'obsessionnels, c'est parti pour un moment ! »

Alors, en reprenant tous ces commentaires, remarques, questions, qui restent actives, qu'en tirer ? La nécessité de maintenir la question de la formation de l'analyste au travail, et cela me semble le fait dans les écoles diverses, avec leur propositions diverses aussi (formation avec tant d'années d'analyse didactique, études de textes et supervision de plusieurs cas, le tout pour faire un analyste en huit ans, je crois), mais la nécessité de ne pas minimiser le travail dans l'espace de contrôle ou de supervision (ne s'autoriser que de soi-même ne veut pas dire s'isoler et rester avec soi-même), qui maintient les questions aussi au travail, et de se confronter aux dispositifs institutionnels existants : la passe, la mise en commun du travail

autour des textes. C'est une manière aussi de se confronter aux « quelques autres » congénères qui ne sont pas là en tant qu'experts des psychanalystes arrivant dans la communauté, mais qui ont participé au mouvement, à la mise en place de l'institution.

Bref, tout ce qui peut maintenir éveillé, ouvert à la surprise...

Mots-clés : durée, enseignement, désir de l'analyste, responsabilité de l'analyste.

*↑ Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris le 4 décembre 2014.

1.↑ Voir son article dans ce même *Mensuel*.

2.↑ J. Lacan, *Petit discours aux psychiatres*, Cercle psychiatrique Henri Ey (Sainte-Anne), inédit, 10 novembre 1967.

3.↑ J. Lacan, « Introduction de Scilicet au titre de la revue de l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 283 : « Tu peux savoir maintenant, que j'ai échoué dans un enseignement qui ne s'est adressé [...] qu'à des psychanalystes [...] j'ai échoué à rompre le mauvais charme qui s'exerce de l'ordre en vigueur dans les Sociétés psychanalytiques existantes, sur la pratique de la psychanalyse et sur sa production théorique, l'une de l'autre solidaires. »

4.↑ S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, Paris, PUF, 2012. Ce texte a été écrit dans un contexte particulier, pour défendre la pratique de l'analyse par des non-médecins, à la suite d'un procès intenté contre T. Reik par un patient américain. Il consiste en un échange entre Freud et un personnage candide qui questionne et essaie de comprendre peu à peu les enjeux de la psychanalyse.

5.↑ G. Anna, *Mon analyse avec Freud*, Paris, Aubier Psychanalyse, 2010, p. 21.

6.↑ S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, op. cit.

7.↑ C. Pascual, « Contribution du cartel n° 2 dans Enseignements des cartels de la passe, janvier 2010 », *Wunsch*, bulletin international de l'EPFCL, n° 9, mai 2010. Je cite le passage sur la surprise : « Une fois posées ces questions, je veux traiter de ce que je n'attendais pas, ou en tout cas, tel que j'ai pu le constater, et que pourtant j'ai eu la surprise de trouver. J'ai trouvé ce que j'appellerais une démonstration, par rapport à une logique de la cure qui tient d'une part à une logique signifiante du sens, et d'autre part à des discontinuités signifiantes dans le discours du passant par rapport à cette logique. »